

MCDONOUGH, John Thomas, *Charbonneau et le Chef*.  
Traduction et adaptation de Paul Hébert et Pierre Morency.  
Leméac, Montréal, 1974. 106 p. 19,5 x 12,8 cm. \$3.50.

Jacques Cousineau, s.j.

Volume 28, numéro 3, décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303382ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303382ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cousineau, J. (1974). Compte rendu de [MCDONOUGH, John Thomas, *Charbonneau et le Chef*. Traduction et adaptation de Paul Hébert et Pierre Morency. Leméac, Montréal, 1974. 106 p. 19,5 x 12,8 cm. \$3.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(3), 442–444. <https://doi.org/10.7202/303382ar>

MCDONOUGH, John Thomas, *Charbonneau et le Chef*. Traduction et adaptation de Paul Hébert et Pierre Morency. Léméac. Montréal, 1974. 106 p., 19,5 x 12,8 cm. \$3.50.

L'initiative est excellente de publier le texte de la pièce qui a connu récemment au Québec un succès spectaculaire, grâce à une mise en scène remarquable et à un jeu réussi d'acteurs. Le grand public a en main un document pour juger de la valeur historique des faits rapportés à partir d'événements survenus il y a vingt-cinq ans.

Malheureusement pour l'auteur et aussi pour les adaptateurs, qui ont éliminé les erreurs matérielles les plus obvies et les plus grossières de symboliser — époque Guibord, Zouaves, Gaumisme... — de façon tangible son attachement au Saint-Siège! (pp. 222 ss.).

la rédaction originale publiée chez McClelland et Stewart en 1968, la valeur historique du scénario est nulle. Aussi les responsables de la présente publication ont-ils eu la décence de supprimer de l'“introduction”, proclamée à la scène dans un mystérieux décor et d'une voix impressionnante, le passage suivant qui est capital: “Nous avons organisé les événements et la chronologie de manière à dramatiser le conflit sous-jacent... Le tracé des caractères est authentique, le fond de l'histoire est vrai et cette tragédie, une expérience vécue.” Il y a des limites à la manipulation et rien ne saurait justifier de la fausse représentation des faits.

Voici les faits confrontés au scénario. A la scène 1 de l'Acte I, M. Duplessis se rend à Asbestos avant la grève pour rencontrer le directeur de la Johns-Manville et engage bientôt un vif dialogue avec Laroche qui vient d'être relâché de prison. Or, M. Duplessis ne s'est jamais rendu à Asbestos en 1949 et le mineur Laroche (nom substitué à celui de René Rocque, organisateur syndical de Montréal) n'a jamais pu, avant la déclaration de la grève (13 février), être incarcéré pour des rixes survenues en mai seulement. Montage contraire à la véracité des faits.

A la scène 3, M. Duplessis s'en va affronter Mgr Charbonneau à l'Archevêché de Montréal au sujet de la grève déclarée dans l'industrie de l'amiante. Le débat entre les antagonistes est violemment dramatique. Malheureusement, cette rencontre (à placer de toute nécessité entre le 13 février et le 1er mai) n'eut jamais lieu.

A la scène 5, M. l'abbé Camirand, dans la sacristie de l'église Notre-Dame de Montréal, vient presser Mgr Charbonneau d'intervenir moralement et matériellement en faveur des grévistes. Malheureusement, cette entrevue non plus n'a jamais existé.

L'Acte II débute, à la scène 1, par une entrevue entre Mgr Charbonneau et l'Archevêque de Rimouski (jamais nommé dans la pièce, Mgr Courchesne); leurs paroles révèlent des thèses diamétralement opposées. Cette rencontre (à placer au début de mai, d'après le dialogue représenté) n'a jamais eu lieu: c'est exclusivement une projection imaginaire.

Immédiatement après, à la scène, M. Duplessis — le Chef — se trouve là, face à Mgr Charbonneau, pour dresser sa machine de guerre ou de chantage. Malheureusement toujours, ce déploiement d'hostilité verbale n'a jamais eu lieu, à ce moment supposément crucial. Ici la pure fiction triomphe décidément.

De même à la scène 5, lors du dialogue-clef entre le Chef et l'Archevêque de Rimouski. Or, ils ne se sont jamais rencontrés en 1949 entre mai et le voyage protocolaire de Mgr Courchesne à Rome, qui eut lieu en fin d'année. Mgr Charbonneau s'était rendu à Rome au début de 1949, Mgr Desranleau s'y trouvait pendant la grève et Mgr Roy n'en revint qu'en avril. C'était l'année des voyages *ad limina* des évêques québécois. Rien que de normal à ces voyages et aux rapports exigés à cette occasion. Malheureusement, pour la dramatique mise en scène de la pièce, l'entrevue Duplessis-Courchesne constitue une supposition gratuite, de même que la matière qui y est suggérée.

Enfin, à la scène 6, un montage spectaculaire à partir d'un fait termine la pièce; les éléments les plus frappants de cette élaboration sont faux et sont le fruit d'une imagination farfelue. Les précisions apportées par le narrateur ou la substance des échanges oraux entre Mgr Charbonneau et le Délégué apostolique (Mgr Antoniutti) ne reposent sur rien d'historique.

Ce qui reste de vrai dans tout cet ensemble, on peut le résumer ainsi:

1° Il y eut une grève dans l'industrie de l'amiante en 1949, qui débuta à Asbestos le 13 février, assez différemment de ce qu'en rapporte la scène 2 de l'Acte I.

2° Le 1er mai, Mgr Charbonneau s'adressa effectivement aux fidèles réunis en l'église Notre-Dame de Montréal pour la Fête des Mères. Si les paroles rapportées dans la pièce sont substantiellement exactes, le contexte, le décor, l'atmosphère et les circonstances sont fautiveusement reconstitués dans les scènes 5 et 6.

3° Mgr Charbonneau est parti de Montréal le 31 janvier 1950, se désistant de ses fonctions d'archevêque de Montréal. Ce départ, pour sûr, fait suite, bien qu'indirectement, à une décision de Rome communiquée, comme il se doit, par le Délégué apostolique, le 2 janvier. Mais tout le reste, recours de dernière heure, appel et dialogue, n'est que spéculation assez fantaisiste.

Les faits relatés par la pièce sont donc bien peu conformes à l'histoire.

D'après la pièce, le drame profond de Mgr Charbonneau consiste à avoir été sacrifié sur l'autel de la justice sociale grâce à la complicité de ses collègues dans l'épiscopat. Or, cette thèse est complètement fautive, parce que

1° les évêques du Québec d'alors ont formé un front commun contre M. Duplessis, sur le plan syndical, et en ont donné des preuves;

2° le Délégué apostolique du temps a orienté, soutenu et approuvé de façon nette et claire l'attitude concrète des évêques sur le terrain social;

3° l'influence de M. Duplessis sur la décision prise à Rome au sujet de Mgr Charbonneau ne s'appuie sur aucune preuve valable: elle n'a pas joué efficacement.

En 1949, il y eut certes affrontement entre le pouvoir civil (représenté par M. Duplessis) allié au patronat et le pouvoir ecclésiastique (représenté par tout l'épiscopat catholique du Québec, y compris le Délégué apostolique) allié au monde ouvrier. Alors que ce sera pour toujours l'honneur et le mérite de tous les évêques de notre province de s'être solidarisés avec les grévistes de l'amiante malgré l'opposition des dirigeants politiques, alors aussi que ce sera pour l'histoire authentique l'honneur et le mérite de la grande majorité des prêtres et des fidèles du Québec d'avoir suivi la hiérarchie catholique dans son orientation sociale, cette pièce tend, au détriment de ses collègues dans l'épiscopat et contrairement à toute vérité des faits, à glorifier un dignitaire de l'Eglise et, pour un méfait imaginaire, à vilipender un chef politique. Mgr Charbonneau a d'autres mérites et M. Duplessis, d'autres démerites.